passage en Gaule, eut une de ses stations primitives non loin du Taurus et du Caucase, à l'ouest des grands empires araméens du bassin de l'Euphrate et du Tigre ; et sa langue, alors, reçut l'appellatif de « montagne » usité dans ces empires, en même temps que beaucoup d'autres appellatifs des façons d'être de la nature extérieure. N'est-ce pas de cette manière que les établissements français de l'Algérie infusent, dans les idiomes indigènes de cette ancienne régence, une foule de termes appartenant à notre langue ?

Quant à vous détailler, par le menu, le nom et l'origine du peuple dont je parle, ce serait, je le crains, étendre outre mesure cette dissertation déjà passablement longue. Trouvez bon que je me dispense de la besogne. Aussi bien, dois-je, si Dieu le permet, la reprendre autre part. Puis, cette recherche des problèmes les plus barbus de la science étymologique a je ne sais quoi de sérieux et d'austère, qui pourrait effaroucher beaucoup de vos lecteurs et surtout de vos lectrices peu familiarisés, ce que j'excuse du reste, avec les graves études de Bochart et de Bopp, de Grimm et de Burnouf. Ne les effarouchons donc point : n'a pas qui veut, Monsieur, des lecteurs et surtout des lectrices. Parlons plutôt de ce qui les charme et les attire : de vos *Lettres à Julie*, par exemple. Mais que dirai-je de ce poétique prélude d'une œuvre immense, qui ne soit dans la pensée de tous ?

Doué de la jeune vieillesse de Buffon, lorsqu'il dictait ses *Epoques de la nature*, vous menez un labeur digne d'Hercule et pour la grandeur et pour l'utilité : cette œuvre entomologique que rien n'interrompt ni n'arrête. Vous nous donnez là, Monsieur, non-seulement la description, mais aussi l'histoire d'un monde ignoré de la plupart d'entre nous, êtres frivoles que nous sommes !